Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1954)
Heft: 6

Artikel: A propos du Musée des beaux-arts de la Chaux-de-Fonds
Autor: Seylaz, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-624795

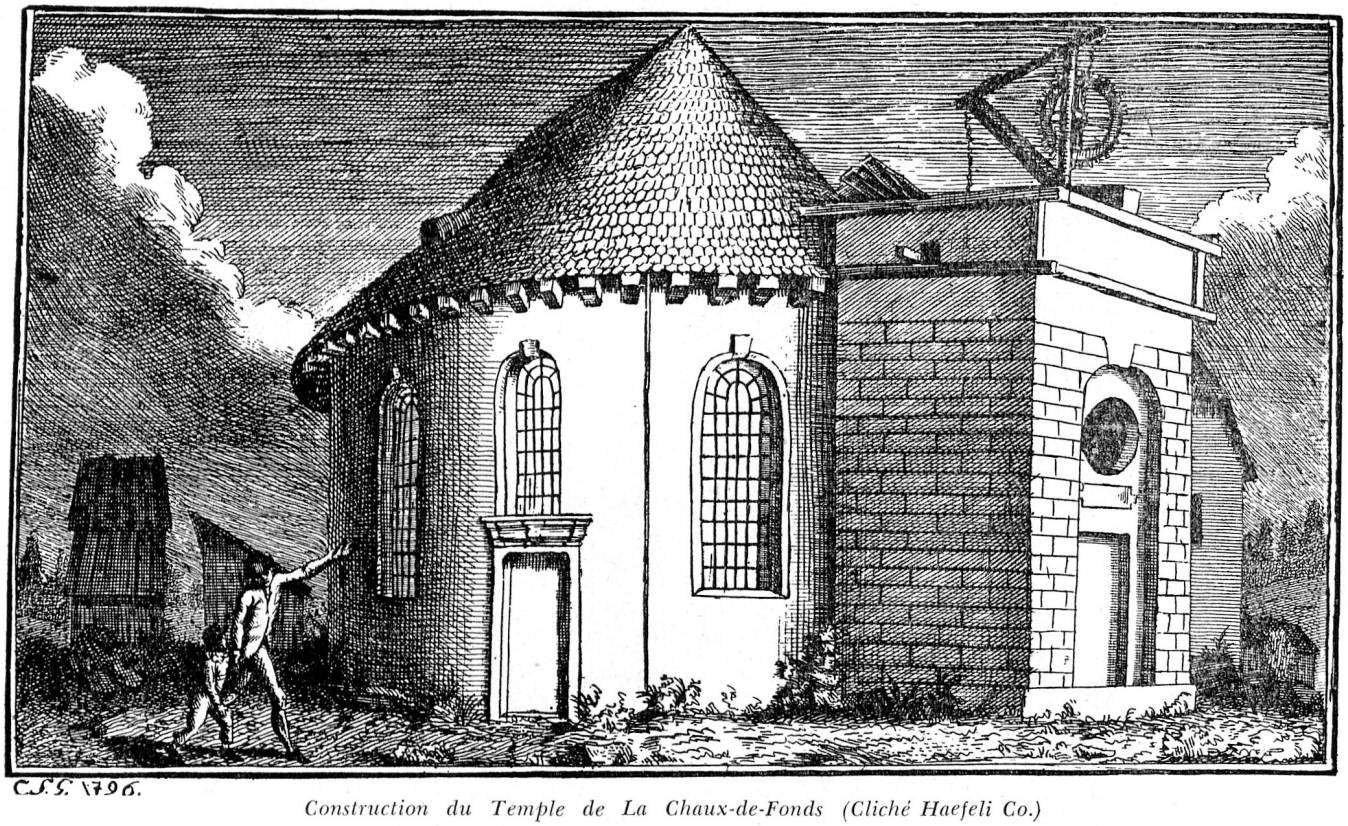
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Construction du Temple de La Chaux-de-Fonds (Cliché Haefeli Co.)

parallèles ou perpendiculaires à la haute vallée jurassienne qui l'a reçue, débouchent dans des pâturages. Construite d'après un plan utilitaire exclusif de fantaisie, elle offre cependant, à qui prend le temps de la parcourir, l'attrait d'une architecture soumise aux exigences précises du climat certes, mais aussi du métier d'horloger. Ville qui enclôt une population intelligente et frondeuse, prédestinée de père en fils à l'horlogerie requérant des ouvriers, outre les connaissances professionnelles, une adresse manuelle acquise par héritage — et des commerçants, avec le goût du risque, le sens du possible et de l'opportun.

Métropole de l'Industrie horlogère, La Chaux-de-Fonds mérite ce titre conquis grâce à la qualité du travail de ses techniciens et ouvriers, à l'esprit d'initiative de ses chefs.

Jacques Cornu, Secrétaire général du Syndicat Patronal des Producteurs de la Montre.

A propos du Musée des beaux-arts de la Chaux-de-Fonds

On sait que l'idée de «collection» d'œuvres d'art ne proposant que la délectation esthétique ou l'étude de la création plastique est relativement récente. Les galeries princières s'ouvrant au public ont été le fondement de nos grands musées européens. A ces institutions nées naturellement de l'histoire vinrent s'ajouter en mille lieux secondaires ces produits d'une volonté délibérée des cités modernes: les musées régionaux. De même que la classe accédant au pouvoir au XIXème siècle éprouvait le besoin de se donner des apparences, les collectivités, elles aussi, en créant les musées, voulaient donner aux valeurs culturelles un coup de chapeau, parfois un peu hâtif et distrait. Depuis ce temps, l'existence et la vie d'un musée posent des problèmes importants, dont les solutions ne peuvent plus dépendre uniquement de l'initiative privée, mais relèvent de l'attention des pouvoirs publics.

Le Musée d'Art de La Chaux-de-Fonds, longtemps reflet d'une esthétique confondue étroitement avec le goût de la nature et à la représentation vériste des choses, pourra intéresser à plus d'un titre le sociologue et l'amateur. C'est en 1864 que le village de Léopold Robert désirera naître quasi officiellement aux choses de l'art, à l'occasion d'une première exposition de peintures où furent achetées par la Société des Amis des Arts nouvellement crée, trois toiles: un Bachelin, à sujet militaire, des Vaches d'Albert de Meuron et une Vallée de Zermatt de Zelger. Voilà qui donne la note de départ, dominante, et tenue en point d'orgue jusqu' aux abords de ce demi-siècle. Collection neuchâteloise essentiellement malgré quelques apports d'Anker et de Diday. Les Léon Berthoud, de Pury, C. Ed. Dubois et autres acteurs d'une vie artistique alors centrée sur le cheflieu vinrent ajouter à un ensemble qui, onze ans après les premières acquisitions, pouvait être érigé en musée. Cela fut fait en trois salles du Collège Industriel.

Léopold Robert: Femme veillant et brigand endormi (Cliché Musée des B. A.)

Quel graveur-décorateur de La Chaux-de-Fonds de cette époque ne rêva pas de faire de son violon d'Ingres, — la peinture, — une carrière entièrement consacrée? Les dextérités d'artisan donnaient de faciles illusions; beaucoup s'employèrent à devenir «artistes». Si peu d'appelés furent élus, ils créèrent pourtant par leur préoccupation un climat favorable. Et de cette «école», sortie des ateliers de graveurs, il faut citer au premier plan Edouard Kaiser, dont les grandes toiles, aussitôt achetées par le musée, décrivent avec fidelité les industries du lieu. A ce réalisme exact, ou, pour mieux nuancer, à ce vérisme bonhomme, qui ne compose que dans la mesure où il «met en page», une génération plus inquiète d'expression plastique succèdera. Elle sera d'âge mûr au moment où le nouveau musée inauguré en 1926 pourra accueillir ses travaux.

Charles L'Eplattenier, qui aborda avec un bonheur assez inégal peinture, sculpture et architecture, demeurera le glorieux responsable d'un élan donné à Le Corbusier, Léon Perrin, Charles Humbert, Madeleine Woog, Evard, Lucien Schwob, Zysset et les quatre frères Barraud. Notre musée donne un écho de ces voix un instant assez accordées, en ne justifiant pas, toutefois, le terme d'«école» à caractère spécifique. De façon plus indirecte, Georges Dessouslavy, de formation genevoise, bénéficia à ses débuts de l'ambiance de cette époque «héroïque» de notre vie artistique locale. Les mosaïques qui décorent la hall d'entrée du musée, œuvre capitale de Charles Humbert, demeureront un témoignage important de ce temps-là.

La jeune génération de nos artistes, les Froidevaux, Lœwer, Cornu, Ramseyer, Queloz et d'autres, est redevable à Léon Perrin d'un enseignement de départ dynamique et vivant.

*

Et Léopold Robert?

Deux compositions seulement, escortées de dessins et d'œuvres mineures sont proposées aux visiteurs. C'est peu. Et le voisinage des travaux d'Aurèle Robert, le frère, n'apporte certes pas de substantielles consolations. Mais les dévotions que viennent faire les indigènes à notre grand et malheureux romantique n'en sont que plus ferventes. N'oublions pas de redire pour expliquer ces deux seules présences importantes dans la ville natale de l'artiste, que le musée est de constitution relativement récente, et qu'à une époque où Neuchâtel brillant encore de tous les feux d'une élite

argentée s'offrait le gros morceau de l'œuvre de Robert, notre grand village n'était occupé que de devenir.

Aujourd'hui, notre musée de La Chaux-de-Fonds, ne pouvant prétendre qu'aux possibilités du présent, cherche à composer un ensemble valable et caractéristique de l'art tout à fait actuel. Nos prédécesseurs, témoins de Manet à Matisse d'une grande révolution artistique, n'ont pas cru devoir en retenir quelques aspects essentiels. Il est trop tard pour combler un vaste fossé; mais le présent, assez riche, peut se passer de support. Une première réalisation est le contenu de la grande salle rénovée du premier étage avec des œuvres d'artistes français et italiens contemporains. Ainsi, en marge de cette sorte d'auto-portrait qu'est la collection «locale», on juxtapose des présences excitantes et fraternelles pour ceux de nos propres artistes en qui la collectivité a encore peine à se reconnaître. Nombre de «jeunes» (dont le talent et l'âge sont d'ailleurs proches de la maturité) se sentent dès lors moins seuls dans la périlleuse aventure de leur création.

Ne pas être replié vaniteusement sur soi-même, apporter par des acquisitions (et toutes les fois qu'il se peut par des expositions choisies) les vents du large les plus vifs, n'est-ce pas se soucier au premier chef de notre art local et lui préparer une audience?

P. Seylaz

(Texte partiellement cité d'un article paru dans «Vie, Art, Cité».)

Salutation au Jura

Il faudra bien qu'un jour, nous nous entendions sur les rapports que la nature entretient avec les arts, tous les arts. Ils ne sont point définis d'avance, les artistes le savent bien. Si des contrées amènes ont attiré les hommes dès l'aube de nos civilisations, si depuis lors, des chants et des dessins divers et cent fois refaits les ont façonnées, polies et exprimées, cela veut-il dire que les pays plus rudes et nés plus tard à l'amour des hommes n'ont pas droit à l'hommage de leur sensibilité et de leur intelligence? Le drame du Romand en général, et du Jurassien en particulier, c'est qu'il a peur d'être original, qu'il craint d'être lui-même, alors que le Français, qu'il soit de Lyon, de Marseille, de Brest, ou d'ailleurs, n'hésite point à chanter dans le langage qui est le sien, et qui ne devient qu'alors province du riche empire de la culture française. Ne confondons pas cela avec le goût du régionalisme ou du patois: le problème se pose exactement le même en peinture.

Montre ancienne
(Cliché Chambre Suisse d'Horlogerie)

Le problème, le voici: ce pays si pauvre que nous habitons, aura-t-il son Giono, son Ramuz, son Bosco, un jour? Le condamnerons-nous à demeurer muet? Nous ne ferons partie *vraiment* de la culture française que quand nous lui aurons donné une œuvre digne d'elle, et non pas quand nous saurons toutes celles de France par cœur. Par un étrange hasard, qui tient peut-être aux hautes traditions de décoration que l'horlogerie jurassienne avait mises au cœur du Montagnard, ce sont les arts plastiques qui les premiers se sont mis à exprimer ce pays de loups. Lui ont-ils déjà conféré un *style*. Existe-t-il une vision du Jura qui demeure inoubliable? Peut-être bien, mais nous n'en saurions jurer: il y a trente ans, tous nos peintres peignaient gris, alors que le Jura pousse, dans l'ordre de la couleur, un cri d'une incomparable puissance! Vont-ils enfin le regarder?

*

On vous a dit que ce pays austère, dont les sapins respirent une sorte de morosité calviniste (André Gide), succombait sous la mélancolie indéfiniment multipliée de ses lents valonnements, toujours les mêmes et toujours différents? Parcourez-les un jour d'automne, et découvrez au pas pensif et assuré du marcheur jurassien leur vaste et verte architecture, où les rapports entre des ciels légers, légers que ça n'en peut plus, et les pâturages gonflés d'ardeurs claironnantes, créent des contrastes brandebourgeois. Voyez en les grâces viriles du côté de la Chaux d'Abel, où les routes s'inscrivent naturellement dans un pays assez fort pour les maintenir à leur place. Le long de la Brévine, terre froide et sereine, où les douceurs violettes de l'asphalte mènent un jeu infiniment délicat avec des prés semés de tourbières brunes. Le sifflement d'argent des bouleaux dans les bruyères fleurant les «Hauts de Hurlevent» attestent, aux abords du lac canadien des Taillères, que nous sommes dans le Nord, antre de chasseurs d'où les loups ne sont pas loin.

*

Un pays qui n'a pas d'architecture? Ecoutez ce qu' en dit Louis Loze, qui l'a bien regardé: «Qu'il nous paraissait vaste, ce pays mesuré à l'échelle de nos pas. Vaste, ordonné, cloisonné. A nos regards d'enfants, les Entre-deux-Monts, les croupes de Sommartel, bruis-